

# Des droits aux devoirs culturels<sup>1</sup>

Entretien avec David BOBEE du collectif Décoloniser les arts  
Réalisé par Arnaud Alessandrin et Johanna Dagorn

Pour ce numéro spécial des *Cahiers de la LCD* – Lutte Contre les Discriminations– autour des droits culturels, nous avons voulu qu’un point de vue artistique, militant et réflexif soit versé à l’analyse générale. Pour cela, nous avons contacté le collectif Décoloniser les arts, tant il semble évident que sur ces questions, il est devenu incontournable. Selon leur propre présentation, « *Décoloniser les Arts est une association composée de comédiens et comédiennes, auteurs et auteures, metteurs en scène et metteuses en scènes, chorégraphes, personnels agissant dans l’audiovisuel, journalistes culturels issus des minorités, de plasticiens, nés et vivant dans toutes les régions de France. Ils/elles se sont donné pour objectif d’interroger les milieux culturels en France sur l’infinitésimale présence d’artistes issus des populations minorées sur les plateaux de théâtre et de danse, à la télévision, au cinéma et dans les arts plastiques. Ils/elles désirent également interroger les récits dominants dans les théâtres et souhaitent contribuer à une meilleure représentation de pans entiers de l’histoire de notre pays, qu’il s’agisse des siècles passés ou du contemporain* ».

C’est David Bobée qui fut notre premier interlocuteur. Depuis septembre 2013, David Bobée dirige le Centre Dramatique National de Normandie-Rouen, premier CDN à vocation transdisciplinaire. Engagé dans une recherche théâtrale originale, il met en œuvre conjointement scénographie, écriture dramaturgique, travail du son, de l’image et du corps. Ses créations mêlent le théâtre, la danse, le cirque, la musique, la vidéo, la lumière et se jouent partout en France et à l’étranger. David Bobée est membre du Collège de la diversité, mis en place en décembre 2015 par la ministre de la Culture, Fleur Pellerin, à la suite des Assises de la diversité, qui visaient à identifier les bonnes pratiques dans la culture. Il est aussi initiateur, notamment avec le comédien Yann Gael, la romancière Gerty Dambury ou la chercheuse Françoise Vergès, de l’association Décoloniser les Arts, créée en décembre 2015 « *par des artistes et des professionnels du monde de la culture* », qui tient sa première réunion publique en avril 2016 au théâtre de Chaillot. Dénonçant plus particulièrement « *le racisme du théâtre français* », il soutient que « *la langue ne doit pas être excluante* » et défend une approche intersectionnelle de la diversité, et la mise en place de quotas ethniques. En mai 2016, David Bobée, avec Yann Gael et pour le compte du collectif, publie sur le site Télérama.fr une tribune intitulée *Les Molières de la honte* dénonçant la sous-représentation des personnes issues de la diversité parmi les nommés lors de la 28<sup>e</sup> cérémonie des Molières.

***Les Cahiers de la LCD : Bonjour David, et merci de nous accorder cet entretien. En quelques mots, pourrais-tu revenir sur le collectif Décoloniser les arts ?***

Décoloniser les arts est un collectif d’artistes, de penseuses, de penseurs, d’actrices, d’acteurs, dans le champ artistique et culturel. Nous sommes un collectif mixte, c’est-à-dire que nous

---

<sup>1</sup> Cet article est paru dans le premier HS des *Cahiers de la LCD* (« Droits culturels et lutte contre la discrimination », 2018) pp : 63-73

sommes composés de femmes et d'hommes mais aussi de blancs et de non-blancs. À ce propos, nous refusons l'appellation de « non-blanc.he » car on ne peut pas, selon nous, définir quelqu'un par une négation. On lui préfère le terme de racisé.e, même s'il reste un terme compliqué du fait qu'il puisse toujours être entendu comme une essentialisation de la personne à travers son phénotype. Mais le terme de racisé.e, c'est-à-dire une personne victime de racisme ou qui peut l'être, comporte une violence que l'on ne souhaite pas non plus cacher. S'il y a des racisé.e.s, c'est qu'il y a des personnes et à travers elles, un système pour raciser des individus. Il s'agit probablement d'un mot transitoire que celui de « racisé.e », en attendant certainement de mieux nommer cette violence dont il est question. Toutefois les mots sont importants dans la lutte contre les discriminations. Notamment tant qu'il y aura des violences racistes. Ces personnes discriminées : pourquoi le sont-elles ? Pas par manque de talent, pas par manque de formation disponible mais parce qu'ils et elles sont confronté.e.s à tout un ensemble de problèmes liés à leurs origines ethniques, à leurs couleurs de peau, ou plutôt à ce qui est projeté dessus en termes de représentations, de croyances...

Collectivement, on s'est rendu compte que pour analyser cela, on manquait d'à peu près tout. On est dans un pays sans recensement ethnique par exemple, ce qui ne permet pas d'études des publics, ou des artistes en scène.

Nous nous sommes donc dit qu'il fallait pallier ce manque, qu'il fallait des chiffres : donc on a compté. On a compté la part de personnes racisé.e.s dans les distributions, parmi les artistes invités, dans les différents centres nationaux etc. Et le constat est affligeant. On est entre 4 % et 10 % de personnes racisé.e.s en fonction des lieux observés. Et encore, quand on a débuté le comptage, on prenait en compte pêle-mêle les spectacles français et étrangers. Or, un spectacle de danse coréen donnant une représentation, ce n'est pas pareil qu'une compagnie nationale. Le comptage s'est fait par ce qui s'appelle l'hétéro définition, c'est-à-dire que c'est de l'extérieur que s'est effectué le comptage, du moment où l'on percevait une personne comme « non-blanche ».

À partir de là, on a voulu mettre sur pied des diagnostics et des préconisations. Évidemment, on aurait préféré réaliser une enquête par autodéfinition ethnique des personnes concernées, mais cela n'est pas possible en France. Je le disais, si on enlève le cirque coréen, des danses africaines etc., il ne reste pas grand-chose de la présence des enfants des guerres de France, des migrant.e.s, de la visibilité de la descendance racisée, colonisée. Cela pose un vrai problème. Car en s'appuyant sur les chiffres de l'INSEE, on se rend compte que 30 % de la population française n'est pas blanche. Je ne compte pas que les étranger.e.s et les migrant.e.s, mais aussi l'ensemble des personnes françaises « non-blanches ». Ce qui en fait hurler certains, comme l'extrême droite. Mais pourtant, les politiques efficaces en termes de lutte contre les discriminations ne peuvent se mettre en place qu'ainsi : en prenant compte de la diversité de la population ! On a donc besoin de représentativité et c'est de ces constats que nous sommes partis.

Prenons par exemple les mesures effectuées par le CSA (Conseil Supérieur de l'Audiovisuel). Il y a, selon le CSA, 14 % de « non-blanc.he.s » à la télévision. Ce n'est pas si mal si on compare avec d'autres espaces de représentations, mais ce n'est pas assez. De plus, dans les 14 % de rôles d'acteurs/trices perçu.e.s comme « non-blanc.he.s », on estime que 75 % ont des rôles perçus comme négatifs : soit socialement (des éboueurs, des caissières) soit moralement (des prisonniers, des personnes violentes). Ceci raconte un endroit de notre imaginaire ou plutôt cela interroge sur la manière dont on voit le corps racisé. La

représentation coloniale est nourrie par des siècles d'esclavage et de colonialisme et notre imaginaire en est pétri comme ces chiffres en témoignent.

Par exemple, pour les Molières (*cf.* encadré), nous ne pouvions pas ne pas écrire cette tribune. C'était irresponsable. Une seule personne racisée sur 87 était proposée aux votes. On a aussi organisé une manifestation pacifique (« Les Molières racistes ? »), car on avait le sentiment que le corps racisé n'était qu'un corps exotisé, invisibilisé, animalisé et pas qu'au théâtre, même si c'est là que j'évolue et que j'y suis particulièrement sensible.

Nous, collectif militant anti-raciste, nous nous servons de la culture comme terrain d'action. On ne veut pas seulement plus de noir.e.s sur les plateaux. On pense qu'une plus grande et une meilleure visibilité est constitutive d'un peuple. C'est symbolique des personnes qui le composent. Dire cela, c'est également rendre visible la présence de communautés privées des moyens d'expression. Si on ne voit pas ça, selon moi, on va dans le mur ! Car la culture se transmet, s'enrichit : c'est ça qui fait peuple. Si 30 % des personnes aujourd'hui en France ne se sentent pas représentées, le communautarisme est alors un risque bel et bien présent. Je n'ai rien contre les communautés, mais le risque des confrontations culturelles dans un même pays est réel ! Il faut du commun, et la culture y participe pleinement.

### **À Décoloniser les arts, vous avez pris exemple sur des modèles de mouvements étrangers ? Vous avez importé des notions, des objectifs ?**

Nous nous sommes inspirés des modèles nord-américains, évidemment des apports liés aux multiculturalismes, mais aussi aux tentatives de transculturalisme canadien qui sont passionnantes. Mieux connaître sa population pour mieux adapter les politiques, voilà un réel point d'appui. Et puis nous nous sommes aussi référés aux mouvements noirs américains, même si je ne suis pas au sein du collectif, le plus spécialiste de la question.

Mais on ne peut pas tout transposer, on a une histoire particulière, on a aussi des responsabilités du fait de notre passé, nous ne devons pas agir par culpabilité mais en responsabilité. Et puis nous sommes dans une pensée encore très universaliste. Il est alors très difficile de créer des outils de lutte contre le racisme car on crée, dans la tête des personnes qui sur-utilisent des symboles comme la laïcité ou la République, des peurs irréelles. On nous renvoie par exemple fréquemment que ce que nous faisons est du racisme inversé, ou bien que cela génère du racisme etc. On dit la même chose de la lutte contre l'homophobie. C'est vrai que ce sont des rapports de domination qui bougent peu, mais on a tout de même quelques moyens d'action, et il faut les prendre, s'en saisir.

Certaines personnes en France se croient héritières de valeurs comme celles de la laïcité ou de la République et les voient comme des mausolées de marbre, comme des valeurs intouchables. Mais c'est faire mourir ces valeurs que de les croire figées. Donc on se doit d'inventer de nouveaux outils, à différents endroits, pour affirmer que ce chiffre de 30 % de la population qui n'est pas blanche n'est pas fantasmé et que ces personnes ont droit à la représentativité, au-delà des critiques !

Cette méthode qui consiste à transformer toute politique d'égalité en soi-disant communautarisme, c'est la meilleure façon de défendre les privilégiés, les dominants. Or, ce qu'il faut comprendre c'est qu'il n'y a pas de majorité en France : ceux qui se pensent majoritaires sont statistiquement minoritaires. Ce sont ceux qui s'imposent comme le neutre et

qui par là même kidnappent des valeurs comme la laïcité en disant « il faut se ressembler ». À Décoloniser les arts nous préférons rendre visible les différences. Décoloniser c'est aussi déconstruire ces modèles de dominations y compris dans notre vocabulaire, dans nos imaginaires.

**Y a-t-il des supports culturels plus hermétiques que d'autres à vos réflexions ? Y a-t-il des arts qui permettent plus facilement de faire passer vos messages ?**

C'est simple, plus on approche une culture dite « noble » moins on y trouvera des noirs ou des Arabes. Il en est ainsi de l'opéra, du théâtre de répertoire car il y est question de parole, de récits, de notre langue, d'intelligence... D'autres arts, plus populaires, sont relativement plus ouverts, les arts du mouvement et de la musique. Les endroits du corps et du rythme sont concédés au corps racisé dans un imaginaire essentialiste. Et encore il y a les danses classiques et les danses contemporaines ; les musiques qui s'écoutent assis et celles que l'on écoute debout. Comme autant de fractures culturelles entre ce qui exclut ou inclut les populations minorées. Le manque cruel d'acteurs/actrices « non-blanc.he.s » dépasse la question du théâtre. Regardez ce qui se passe à l'école, lors des sorties scolaires : que se passe-t-il si des élèves issu.e.s des immigrations ne voient que des personnes blanches à l'opéra par exemple ? Ils se demanderont : est-ce ma culture ? Ai-je une place dans cette culture-là ? Et quand dans la salle il n'y a que des blancs, il s'opère une violence symbolique en termes de représentativité, de visibilité. Il va falloir que l'on m'explique quel est le sens dramaturgique de n'avoir qu'une seule couleur de peau dans un collectif composé pourtant de nombreux acteurs et actrices ? Les responsables artistiques ou culturels se disent qu'ils ne sont pas responsables du manque d'acteurs et d'actrices de couleurs, que le théâtre classique limite les possibilités de rôles, ce sont de fausses excuses pour justifier l'injustifiable : la volonté consciente ou inconsciente d'exclure « l'autre » d'une culture commune. Mais le racisme d'omission se loge précisément là où l'on oublie celles et ceux qui manquent. Nos imaginaires sont ainsi formatés par des siècles d'histoire : un noir sur scène et l'on se dit « pourquoi y a-t-il un noir, quel est le sens dramaturgique de sa présence » ? Et s'il n'y en a aucun, son absence ne pose aucun problème et on oublie même de se poser la question : « quel est le sens pour le metteur en scène de ne travailler qu'avec des blancs ? ».

Les artistes convoquent aussi des récits qui sont tout aussi blancs, les équipes permanentes sont blanches, et à quelques exceptions près, les personnes racisées sont au ménage ou à l'accueil (l'accueil pour les femmes et la sécurité pour les hommes). Cela raconte une société. Dans les postes de direction, allons plus loin, les personnes blanches sont omniprésentes. Et qui découvre les artistes ? Qui subventionne les arts et la culture ? Qui expertise les œuvres ? Des comités, des services culturels des régions, des villes, des départements, des DRAC, des comités d'experts, qui sont à 99 % des blancs. Il n'y a pas de possibilité de nommer des non-blancs à des postes d'experts ou dans des conseils d'administration ? Cela raconte quelque chose de problématique dans notre imaginaire collectif. Nous, nous voulons faire apparaître ce racisme d'omission, sans reproche mais dans une volonté d'action.

**Vous parlez de discriminations, de diversité, mais les droits culturels sont-ils un concept que vous utilisez ?**

Je parle plutôt, quant à moi, de devoirs culturels. Le problème des droits culturels c'est que c'est un outil trop ouvert. Tout le monde se précipite dessus depuis quelque temps, mais il n'y a pas de définition facile de ce terme. La dimension pratique de cet outil reste un impensé. On a le meilleur comme le pire dans les droits culturels. Je préfère donc réfléchir en termes de devoirs : s'il y a des droits culturels, qui a des devoirs culturels ?

Je diviserai les devoirs culturels en trois sortes :

Le devoir d'éducation, d'initiation, de formation, des plus jeunes notamment. C'est là que l'école intervient, comme l'institution familiale. Toutes les personnes qui interviennent du côté de la culture et de l'apprentissage doivent partager ce devoir.

Un devoir d'accessibilité aussi. Il serait temps que depuis la loi de 2005, les œuvres et les bâtiments soient réellement accessibles. Il existe pourtant des systèmes de traduction, de transmission peu onéreux : il faudrait que les œuvres soient enfin accessibles aux 12 % des personnes handicapés. Mais il n'y pas que la question du handicap physique mais aussi celle des empêchements, des éloignements (linguistiques, liés aux origines, la ruralité, la classe sociale, culturels, psychologiques etc.).

Et puis le dernier devoir, c'est le respect des diversités. La mixité femmes-hommes d'abord, la parité nette ; pas celle qui vise juste à une meilleure représentation. Programmer ou produire à parité c'est le choix d'une personne, pas d'un système. L'histoire de l'art est faite par les hommes, mais dans la culture contemporaine, c'est possible ! Très souvent on nous oppose qu'on retrouve moins de femmes pour faire des productions dans des grands plateaux. Mais il n'agit pas d'une question de talents, mais une question d'opportunité. On les prive d'opportunités. Si nous ne faisons rien, le patriarcat peut être tranquille. Les femmes doivent être beaucoup plus douées que les hommes pour y arriver dans ces conditions ! Elles doivent lutter.

Il en est de même pour la diversité ethnique. Si 30 % de la population n'est pas blanche, elle doit être représentée. Et enfin, diversifier les récits et les esthétiques. Il ne faudrait plus que l'esthétique de la classe dominante soit la seule à être montrée. Cela passe aussi par décoloniser notre regard.

Horizontalisons les choses pour honorer les droits culturels, voilà une belle promesse à tenir !

**La notion de discrimination est dans le paysage de vos actions : comment appréhendez-vous les phénomènes discriminatoires ? Aussi, la notion de diversité revient souvent dans vos écrits : d'après vous en quoi la diversité est-elle un levier efficace pour décoloniser les arts ? Entrevoyez-vous des limites à la diversité, qui peut parfois se limiter à un outil communicationnel ?**

Nous parlons d'un phénomène systémique quand on parle de discriminations, pas de cas personnels. C'est assez clair. Notre but, c'est d'agir sur la cité, de lui faire prendre conscience des inégalités vécues par les racisé.e.s. Quant au terme de diversité, il faut accepter d'avoir des « mots étapes » et la diversité est un mot étape. C'est un mot commun, un vocabulaire qui ne dit pas tant la diversité que son absence, son manque. On connaît bien les ambivalences de ce mot, son utilisation parfois erronée. Parler de diversité, c'est montrer l'ensemble de la population, y compris les hommes blancs. Ce terme-là est juste si on arrête de ne nommer par

« diversité » que les « non-blanc.he.s ». Il ne faudrait pas que le mot de « diversité » serve à mettre en périphérie de la société les homos, les trans...

**Si l'on prend cette question du côté de la réception, vous en appelez à une ouverture des imaginaires et des représentations afin, là encore, de décoloniser les arts : comment réellement et durablement changer ces représentations du côté du public ?**

Si on met des « non-blanc.he.s » sur le plateau, cela ne va pas forcément diversifier le public dans l'immédiat car il faut recréer une habitude culturelle. Mais c'est sur le long terme qu'il faut évaluer cela.

Ce que je sais, c'est que s'il n'y a que des blanc.he.s sur scène, le public ne se diversifie pas. Donc il faut faire cette hypothèse du changement à long terme, pour que la culture des racisé.e.s soit aussi ici, sur scène, dans une culture commune.

Après, du côté des représentations, on le dit souvent, ça se joue dès l'école. Quand même : de voir de la diversité dès le plus jeune âge, cela joue sur l'acceptation de cette diversité par le public blanc.

Pour les personnes concernées, cela donne le sentiment d'appartenir à la normalité. Quand on voit une représentation de la diversité, il se passe quelque chose. On se dit : ma place est peut-être là, au centre d'une scène, au cœur d'une culture, d'une société. Cela normalise le mélange culturel qui est la France d'aujourd'hui ! Et les publics applaudissent ensemble une culture commune.

**Tous les publics ne doivent pas non plus être uniformisables : comment adapter vos combats aux différents publics ?**

Dans les QPV – Quartiers Prioritaires de la Ville, il y a des professeur.e.s héroïques. On travaille avec eux et on se sert de leurs projets comme des relais forts, nécessaires. Avec ces relais, on accompagne des classes sociales pauvres, racisées. On ressent une envie des enseignants mais aussi une méfiance, il ne faut pas le nier, ainsi qu'une défense, même des gamins. Ils se disent « ce n'est pas pour moi », « ça ne me concerne pas ». Ça peut commencer par « c'est quoi ce truc de pédé », mais je me souviens d'un stage qui s'est fini par des gamins qui se pleuraient dans les bras. C'est vrai qu'il y a un manque de moyens et que la démocratisation culturelle souhaitée n'a pas complètement eu lieu, mais il y a plein d'énergies, plein d'initiatives locales qui permettent bien des fois de donner accès à la culture, aux cultures. Le territoire est maillé de structures qui prouvent que l'on peut le faire. Dans les nouvelles directions il y a une envie de partager d'embrasser des devoirs culturels, de respecter les populations, je le vois bien.

**Les droits culturels sont aussi en forte résonance avec les questions de réappropriation culturelle : pouvoir parler de son expérience du point de vue des personnes concernées, est-ce que cela est un point de départ pour votre action ?**

On en parle beaucoup. Où est-ce que cela commence, où est-ce que cela s'arrête ? C'est cette question de la définition qu'il faut poser d'abord. Ici, ce n'est pas un brassage des cultures dont il est question, cela a toujours existé, évidemment, et d'ailleurs l'histoire de l'art ne dit que ça, l'ouverture, les échanges commerciaux, la diversité... Nous sommes dans des brassages multiples. Il ne s'agit donc pas de réappropriation culturelle si un danseur congolais fait de la danse contemporaine. On a un droit à la pratique et un droit à la création culturelle. Mais quand on ne cite pas les origines d'une culture, en croyant qu'une culture a été inventée là, à cet instant, par un homme (blanc) tout seul, alors qu'elle a été spoliée, c'est une domination culturelle et c'est une invisibilisation.

C'est compliqué, car il ne s'agit pas de dire systématiquement « tu me voles ma culture », mais il faut comprendre ces phénomènes, au sens de l'invisibilité notamment. Cette domination est insupportable car elle est non consentie.

**Merci David !**

**« Les Molières de la honte » publié le 20 mai 2016 dans *Télérama***

Lundi 23 mai se tiendra à Paris la cérémonie des Molières 2016, destinée à récompenser les meilleur.e.s artistes du théâtre public et du théâtre privé français. Dans la catégorie acteurs et actrices nommé.e.s (34 au total) combien de noirs, d'Asiatiques, d'Arabes, de Maghrébins, de Latins ?

Zéro. Que des blancs.

Des Molières désespérément blancs. Sur plus de 86 artistes nommé.e.s dans 19 catégories, on compte en tout et pour tout : 1 seule artiste issue « de la diversité », dans la catégorie humour. Parmi les metteur.ses en scène nommé.e.s ?

Zéro. Que des blancs

Que des hommes.

De l'espoir du côté des auteurs francophones ? Il y aura bien quelques noirs ? Arabes ? Asiatiques ? des auteurs venus de Guadeloupe, de Martinique, de Guyane, La Réunion, du Congo, du Togo, d'Algérie, de Tunisie, du Vietnam ou d'ailleurs ?

Zéro.

En 2016, les Molières sont donc monochromes : reflet du milieu théâtral, artistique et culturel français, reflet d'une société qui tourne le dos à une partie d'elle-même et s'étonne que certains puissent s'éloigner.

Les Molières sont coupables d'un sale racisme d'omission.

Lors de la cérémonie 2015, des voix et des articles de presse avaient déjà dénoncé l'absence de diversité dans le palmarès des interprètes. Et suite aux récents débats sur la diversité culturelle il est étonnant qu'ils aient pu ignorer ces problématiques cette année encore.

Molières, labélisés saison blanche. À nouveau.

Un racisme d'omission qui choque par cette réitération.

85 + 1.

Silence.

De la profession.

Le dernier non-blanc à recevoir un Molière était Jean-Michel Martial en 2004.

Il y a 12 ans.

N'est-il pas temps de récompenser un théâtre pour tous de tous ? Tous les Français ? Bleu Blanc Rouge, inclusif des couleurs de la société française ?

Oui, on aurait espéré un symbole. Oui, venant de la Culture, cela aurait été bienvenu, un symbole. Et plus encore un engagement pour la justice. Contre le racisme, contre les replis culturels, nationalistes et identitaires, contre la peur généralisée, contre la haine de l'autre, on aurait pu célébrer une culture riche de sa diversité. Une culture commune. Quand 30 % de la population française n'est pas blanche et n'a aucun moyen de se reconnaître dans la moindre idée de culture commune, oui, de communauté à l'échelle d'un pays.

### **Quand un pays a désespérément besoin d'un récit commun**

La pratique de la culture se doit d'être pour chacun et chacune l'endroit et le moment d'une célébration partagée, d'un lien social renoué, entre les individus quelles que soient leurs classes, leurs origines, leurs religions ou leurs couleurs de peaux.

Il arrive de temps en temps qu'elle le soit dans le public comme dans le privé mais visiblement pas pour l'Académie des Molières.

Ils sont pourtant bel et bien là et talentueux les acteurs, les actrices, les auteur.e.s, les metteurs, les metteuses en scène de toutes les origines, de toutes les cultures et de toutes les appartenances ethniques.

Là, mais trop souvent et volontairement ignorés.

Les Molières méprisent la diversité de la population française, de la communauté artistique française et cultivent leur entre-soi. Encore une fois.

Alors qu'ils aillent au diable ces Molières.

Irresponsables.

David Bobée et Yann Gael.  
Pour le collectif Décoloniser les arts.



*« LE RACISME D'OMISSION SE LOGE PRÉCISEMENT LÀ, OU L'ON OUBLIE  
CE QUI MANQUE, ET C'EST SYMBOLIQUEMENT FORT. UN NOIR, UN SEUL  
ET L'ON SE DIT "POURQUOI Y A UN NOIR" ? AUCUN, ET ON OUBLIE SON  
ABSENCE.*

*[...]*

*S'IL Y A DES DROITS CULTURELS, QUI A DES DEVOIRS CULTURELS ? »*

**DAVID BOBEE**